

48 - De L'a-fidélité...

Souvenir, souvenirs... (épisode N°16)

Il n'y a pas si longtemps.

Une église de banlieue, je ne sais plus laquelle.

J'assiste aux obsèques d'une vieille amie - appelons-la Béatrice - mais ce pourrait aussi bien être un vieil ami : il est un âge où ces choses-là vous arrivent plus souvent qu'avant, et se répètent à quelques variantes près comme celles, quoiqu'en moins inventives, d'une Offrande Musicale.

L'officiant vient de lire un passage approprié des évangiles (Saint Matthieu, il me semble...) où il est question de résurrection de la chair et d'élus que Dieu accueille en sa Maison pour les installer à sa droite... Maintenant il brode façon Bach, histoire de rendre plus flagrante à l'assistance la beauté du thème ainsi proposé par le Seigneur.

« Oui, n'en doutons pas : ce n'est pas d'un être immatériel dont Jésus nous parle ici, c'est bel et bien de Béatrice, notre Béatrice de chair et de sang telle que nous l'avons tous connue et qui nous accueillera le jour venu, nous serrera dans ses bras, et nous prendra par la main pour nous guider à notre tour jusqu'à la table du festin... ».

Ce genre-là...

Tu as déjà entendu, je suppose. Ne me dis pas que je caricature.

Je n'ai pas l'esprit à rire d'ailleurs... Et puis quoi ! Il fait le taf, mon curé. Comme avant lui Saint Matthieu il doit se douter que les retrouvailles d'âmes délestées de leur corps dans un espace virtuel d'au-delà du sensible et du temps, ça pourrait rendre ardu le travail de l'imaginaire et compromettre celui du deuil... Comment lui reprocher de dire en revanche ce que même les plus sceptiques d'entre nous ont tant besoin d'entendre et lui en voudraient de ne pas dire ?

D'ailleurs autant l'avouer : s'il avait l'improbable fair play de m'inviter à présenter mon propre point de vue d'athée en concurrence du sien sur le devenir de Béatrice, je serais le premier à décliner l'offre.

Reste que les mots, à défaut de savoir exprimer le vrai du vrai d'aucune conviction intérieure, ça convoque des pensées. Alors je ne sais pas toi, je ne sais pas mes voisins de travée, je ne sais pas le chrétien Lambda, mais moi c'est plus fort que moi : j'imagine.

En tout cas j'essaie...

Pour le décor, ça peut encore se faire : j'ai quelques images en stock de villégiatures où tout ne serait *« qu'ordre et beauté, luxe calme et volupté »*. Même si en l'occurrence, figé dans ses trompe-l'oeil d'objet d'art, le poème de Baudelaire semble beaucoup plus se décrire lui-même qu'aucun ailleurs crédible où se sentir renaître.

Mais Béatrice ?

Que nous la retrouvions dans ce monde meilleur telle que nous l'avons connue, je suis preneur. Mais concrètement - puisque redevenue concrète : à quel âge de sa vie ?

Doit-on s'attendre à la Béatrice désirable de vingt ans, toute à l'ivresse de sa jeunesse, et que - n'étant pas né - je ne connaissais justement pas encore ?

La battante de la cinquantaine, qui apprenait au militant néophyte à éviter les mots d'ordre des banderoles pour qu'elles aient moins de prise au vent ?

Celle que j'avais revue la dernière fois, cassée rongée par la maladie, méconnaissable, et qui mélangeait ses propres souvenirs ?

Quant au *moi* qu'elle accueillerait au seuil de la Maison, cette Béatrice indécidable et cependant définitive, ce serait qui au juste ? Le *moi* pur mais sous influence de la rue des Pyrénées ? Le *moi* libéré de chez libéré de ma cellule allemande ? Celui qui ne rêvait rien tant

que d'être adoubé par son *grand* éditeur ou celui qui, cinquante ans plus tard, s'est dû de relire à ton intention ses écrits d'alors pour tenter, non sans mal, de s'y reconnaître ?

Ne parlons pas du physique...

Et surtout, surtout...

A supposer qu'elle au moins m'identifie, ma Béatrice, qu'aurions-nous diable à échanger, fût-ce par télépathie pour ne pas nous mentir, dans ce non-temps indépassable de l'Eternité où il ne saurait être question d'espérer, de construire, de craindre ni même d'attendre quoi que ce soit, et où rien du passé perdu ne saurait prêter à nostalgie ?

C'est là, en général, que je décroche.

Je sors alors discrètement fumer ma pipe derrière l'église, moins par envie que pour avoir quelque chose à serrer entre les dents.

Parmi les ambiguïtés goûteuses du langage, auras-tu noté que l'*identité* de l'individu (ou du groupe) désigne tout à la fois son altérité et sa permanence ? ce qui est censé le distinguer des autres dans l'instant et ce qui en demeure immuable dans la durée ?

Comme si le fait de ne ressembler ni physiquement ni culturellement à mon voisin devait impliquer pour lui comme pour moi que rien ne changerait, avec le temps, de nos essentielles différences.

La vie nous change pourtant, comme elle a changé Béatrice. Plus ou moins lentement à l'horloge de notre conscience, mais elle nous change : les amours, les idées et les corps. C'est même à ça qu'on la distingue de l'Eternité. Le vieillard ne ressemble pas au nourrisson qu'il a été. Je n'aimais, quand j'étais ado, ni Rameau, ni les sciences, ni les huîtres.

Mais voilà...

Dans une conception spiritualiste de l'homme, où son âme survivrait indéfiniment à son enveloppe charnelle, quoi de plus nécessaire que de chercher la manifestation de cette âme inoxydable - voire sa preuve - dans tout ce qui s'affirme en lui de constant par opposition à tout ce qui s'y avère périssable ?

Quoi de plus conséquent que la *fidélité* (de *fideis*, la foi, première des vertus théologiques), telle qu'elle engage à cette constance, se soit imposée dans l'inconscient collectif d'une société aussi spiritualiste que la nôtre - et dans le langage qui en témoigne - comme la qualité de l'âme par excellence ?

Toutes les fidélités, Fabrice...

Celle à Dieu, bien sûr, mais aussi au père, au clan, au suzerain, au chef, à l'équipe, aux *Valeurs*, au drapeau, à l'âme dite sœur, à sa propre signature comme à la simple parole donnée : rien ne justifiera mieux la confiance envers autrui que son respect inconditionnel des engagements déjà pris - auraient-ils été extorqués et seraient-ils les plus aliénants, les plus aveugles ou les plus absurdes.

Comment, a contrario, ne pas constater la suspicion d'opportunisme et l'opprobre quasi général auxquels s'exposent l'infidèle et le félon, l'apostat, l'hérétique et le défroqué, le transfuge, l'insolvable, le dissident ou le libertin - *hédoniste* ou non...

Il n'y a pourtant que les imbéciles - dit-on - à ne pas changer d'avis quand preuve leur est apportée qu'ils se trompent, quand l'évidence s'impose à eux que leur conditionnement culturel et social les a trompés.

Mais bon...

Tel qu'il a survécu à toutes les révolutions, le charme statufiant de la fidélité ne pouvait manquer de s'imposer jusque dans la pratique littéraire.

Combien de fois n'ai-je pas entendu, toi-même en témoins, qu'il n'était d'autre règle au bien écrire que de *trouver son style* et de s'y tenir ?

Que *d'être soi-même* et de le rester. ;

Et tant pis si la coïncidence n'est ni spontanée, ni flagrante, ni permanente, ni même possible entre le moi intime et sa trace sur le papier : il sera toujours des clercs indépendants de l'auteur lui-même pour garantir ou non son authenticité autant que sa valeur.

Ce n'est pas juste pour faire joli que j'ai qualifié le style identitaire, si cher au romantique, d'*empreinte digitale de son âme*.

Mais merde ! J'avais tout de même été lecteur avant que d'écrire.

J'ignore comment tu vis tes propres lectures, Fabrice, mais pour qu'un roman m'exalte, en ce temps-là, encore fallait-il que je m'identifie à quelque personnage. Et si le personnage s'avérait suffisamment conséquent au langage qui l'avait construit, c'était peu à peu à l'auteur lui-même que je m'identifiais. Alors oui ! lisant *Candide*, pourquoi ne me serais-je pas pris pour Voltaire, comme Jojo ? et Marcel en lisant Proust. Et Borges ou Dard le lendemain si d'aventure j'y lisais San Antonio ou Isidro Parodi ...

Le *je* lecteur n'est pas seulement *un autre*, il est successivement et potentiellement *n'importe quel autre*.

Or si j'étais capable, en tant que lecteur, d'adhérer si intimement à la sensibilité d'auteurs à coup sûr très différents, pourquoi aurais-je dû me résoudre à une seule sensibilité en tant qu'auteur ?

Pourquoi me serais-je enfermé à mon tour dans un style unique, et qu'on aurait dit *le mien*, simplement parce qu'un clerc éditeur en aurait décidé ainsi, ou n'importe quelle autre incarnation de la pression sociale ?

Sauf à vouloir pantoufler, bien sûr, mais l'exaltation s'accommode mal du pantouflage...

Je n'étais d'ailleurs ni le premier ni le seul depuis Flaubert à vouloir ainsi me libérer du piège de l'écriture identitaire. D'autres parmi les plus académiques - ou les plus reconnus parce que les plus reconnaissables - avaient crânement témoigné du même refus de l'embaumement à vif. Est-ce que Romain Rolland soi-même n'était pas passé de *Jean-Christophe* à *Colas Breugnot* ? Giono de *Regain* au *Hussard* ? Sans parler des multiples casquettes stylistiques et des multiples pseudos du très dérangent Romain Gary...

D'où mon scrupule d'aspirant *grand* auteur :

Sans doute mes trois *études baroques* souscrivaient-elles à l'exigence liminaire d'originalité et de transgression des conventions héritées de l'avant-gardisme. Sans doute aussi me procuraient-elles à la relecture, même avec un recul de plusieurs semaines, une claire autosatisfaction que je n'avais jamais éprouvée jusqu'alors.

En revanche, force était de le constater, elles se ressemblaient trop entre elles pour ne pas induire à l'analyse la reconnaissance d'une *manière* qui m'eût identifié vite fait et dans laquelle je ne voulais surtout pas qu'on m'enferme.

Seules, soit dit autrement, elles ne répondaient guère à cet impératif de remise en question personnelle que notre cher Perec avait fait sien dès cette époque : ne jamais écrire deux fois le même texte, ni par le style ni par les contenus.

Ne jamais s'imiter soi-même.

Ne jamais, en d'autres termes, se prendre pour modèle...

D'où l'ultime exigence de présenter parallèlement *autre chose* à l'éditeur.

Et c'est là que devait me relancer un souvenir de souvenir...

(à suivre...)